

éternelle, s'élevant comme des géants au dessus des nuages. Là, c'est le lac, surnommé à cause de sa grandeur l'*Oeil de Mer*. Il voulait encore indiquer ces gorges arides, sombres, couvertes de neige, appelées *lac des Grenouilles*, où, selon la tradition populaire, les génies malfaisants ont enfoui d'immenses trésors, qu'ils ont recouverts de rochers inaccessibles pour les dérober à la cupidité des hommes; mais ils aperçurent précisément un grand feu entouré par quelques Goralles couchés par terre; c'était *Bras-du-Diable* avec ses plus braves camarades.

Le costume du chef ne se distinguait en rien de celui des autres montagnards; mais on le reconnaissait, du premier abord, à sa stature élevée dominant celle de ses camarades, à ses membres taillés en force, qui devaient le rendre capable d'étrangler un loup, de briser du fer avec la main. On de-

vinait que, parmi les habitants des forêts et des rochers, celui-là était le premier qui se montrait le plus brave et le plus fort. On remarquait qu'il avait des cheveux et une barbe noirs, tandis que les Goralles, généralement, étaient blonds. On en jasant tout bas: les montagnards disaient entre eux que *Bras-du-Diable* n'était pas un Goralle de pur sang; on se rappelait que sa mère avait été la plus belle villageoise des environs, et l'on supposait, non sans fondement, que quelques gouttes de sang nobiliaire coulaient dans les veines du géant de la montagne.

Au premier abord, il reçut Ben-Joseph assez froidement, le voyant venir sans marchandises, il l'accusait de lui avoir manqué de foi; mais lorsqu'il apprit le but de son arrivée, quand il sut que le Juif venait au nom du roi Kasimir, quand il vit la lettre portant le sceau royal, il ressentit une si



vive joie, que vainement il eût cherché à la dissimuler. Tout habitué qu'il fût à sa vie de privations et de périls, il se réjouissait de pouvoir renoncer au brigandage, conduire ses frères à des combats glorieux et leur assurer la liberté et un meilleur sort. Toutefois il ne se rendit pas immédiatement aux sollicitations de Ben-Joseph.

— On vient à moi, dit-il, d'une voix qui résonnait au milieu des rochers, parce qu'on a besoin de mes braves; mais qui m'assure que le roi tiendra sa promesse lorsque la guerre sera terminée?

— Il aura toujours besoin de toi, répliqua Ben-Joseph, car il aura toujours sa noblesse contre lui.

— Il me donne la liberté; mais qu'en ferais-je sans asile et sans pain? où placerais-je mes six mille enfants?

— Tu choisiras aux environs des mon-

tagnes des champs délaissés; Kasimir non-seulement te les donne en propriété, mais il t'avancera les fonds nécessaires pour y fonder une colonie.

— Et si j'y consentais! tu me dis que le roi a besoin de cavaliers, j'ai des hommes, mais il me manque des chevaux.

— Dans ce moment même, mes frères parcoururent les alentours de Krakovie, et achetèrent tous les chevaux qu'ils rencontrent. Demain, à l'aube du jour, dans la plaine de Lobsow, tu trouveras de quoi équiper ton armée.

— Et comment conduire six mille hommes sans pain, sans nourriture?

— Descends des montagnes, suis la plaine, et tu trouveras au premier cabaret des marchands qui te fourniront tout ce dont tu pourras avoir besoin, et moi-même je remettrai dans tes mains assez d'or pour que



tu puisses faire face à toutes les dépenses pendant la guerre.

— Tu as tout prévu comme je vois.

— Jusqu'à l'offrir un gage de ma sincérité.

— Et quel est-il ?

— Je resterai en otage parmi les tiens tandis que tu iras près du roi recevoir la confirmation de mes paroles.

— C'est inutile, à la tête de six mille Gorales, je me ferais justice moi-même si on me la refusait.

Et il se leva et sonna du cor; tous les échos des montagnes répondirent comme des esclaves fidèles, et de tous côtés accoururent des Gorales; ils arrivaient du haut des collines, du fond des vallées, du bord des cataractes, de toutes les directions du nord et du midi, de l'est et de l'ouest, se dirigeant vers le centre où la voix du chef les appelait. Le jour même, ils étaient en marche vers les plaines,

le lendemain ils montaient à cheval, et peu de temps après ils paraissaient à la tête de l'armée de Kasimir.

.....

L'armée polonaise avançait, Kasimir à la tête. Partout sur son passage, les habitants venaient en foule saluer le monarque législateur, et le bénir. Il n'y avait pas de crainte que les soldats manquassent de vivres; de tous côtés arrivaient de nombreux chariots chargés de provisions de tous genres, dont les villages, ou les corporations d'artisans dans les villes lui faisaient don. En même temps, de nouveaux volontaires venaient à chaque pas grossir son armée. Les troupes étaient pleines d'enthousiasme, supportaient gaiement la fatigue, et souhaitaient la présence de l'ennemi. Quant à ce dernier, sa position était des plus déplorable. Chaque jour, le roi recevait un



rapport détaillé sur tout ce qui le concernait. L'armée manquait tout à fait de vivres ; en vain les prêtres grecs, la croix à la main, prêchaient la résignation, les soldats affamés quittaient leurs rangs, se dispersaient sur toutes les routes pour trouver de la nourriture, et retournaient dans leurs foyers domestiques. Quand le roi polonais approcha des frontières, l'armée russe était diminuée de moitié ; on rencontrait sur toute la route des chevaux morts de faim ; la démoralisation était complète, on accusait d'indolence le prince Daniel ; le mot trahison fut prononcé. Une main invisible aidait Kasimir ; une main invisible détruisait tous les plans de son adversaire.

Au moment de passer la frontière de la Russie Rouge, Kasimir publia un manifeste, où il déclarait que, dépouillé de tout esprit de vengeance, il apporte la paix ; que, loin

de vouloir persécuter ou exterminer les prêtres schismatiques, il s'engage à respecter leurs croyances, à leur laisser bâtir des églises, et exercer librement leur culte. Aux serfs, il promet la protection des lois ; aux seigneurs, un code qui les garantisse de l'arbitraire du souverain. Les actions de Kasimir étaient d'accord avec ses paroles. Si l'on saisissait un prisonnier, loin de le maltraiter, on l'accueillait avec bonté ; les serfs affranchis racontaient aux esclaves russes comment Kasimir les avait faits libres et heureux. Les seigneurs polonais donnaient exemple aux boïards comment ils respectaient le roi sans le redouter. Les prisonniers, rendus à la liberté, allaient répandre dans le camp ennemi l'éloge du monarque juste et tolérant. Cette conduite politique, sage et humaine eut pour résultat un fait dont l'histoire n'offre pas un second exemple.



L'armée ennemie se dispersa, quitta le camp sans combats, tandis que l'élite de l'aristocratie russe alla au devant de Kasimir, en lui portant les clefs de Léopol, et la couronne de la Russie Rouge, et le priant de régner sur leur pays, avec le même bonheur et la même gloire qu'il régnait sur la Pologne.

Le roi fit son entrée dans sa seconde capitale, au milieu des acclamations unanimes de joie. Le clergé russe faisait prier dans les églises, pour le prince catholique qui avait promis de respecter leur culte, et la population entière bénissait le roi triomphant, qui ne marquait sa victoire que par des actes de justice et de bienfaisance. Les boïards vinrent lui prêter serment de fidélité, et déposer dans ses mains les trésors amassés par les princes qui jusqu'alors les avaient gouvernés. Kasimir trouva des coffres

d'or et d'argent, deux riches couronnes, ainsi que deux croix d'or d'une grande valeur.

Cependant, nonobstant ce succès si glorieux qui réunissait pacifiquement une nation entière à la Pologne, nonobstant les bénédictions qui entouraient Kasimir, il souffrait et n'était pas heureux. Tant que le danger menaçait son pays, tout entier à la guerre, tout occupé à remplir les devoirs d'un chef vigilant, actif, il n'eut de pensée que le soin de son armée et le salut de la patrie. Mais à présent que tout lui a réussi, et qu'il lui est permis de goûter le repos, au milieu de sa gloire et de sa puissance, il ne sent qu'ennui, vide et regret. Il songe à Esterka, et brûle de la revoir. La pompe et la magnificence de sa cour ne lui font pas oublier la cabane où il la rencontra pour la première fois. Les fêtes dont il est l'objet,



les applaudissements qui partout l'accompagnent, ne l'empêchent pas de se reporter, en esprit, à la chambre modeste qu'Esterka habitait dans son château, et à leurs doux et paisibles entretiens. Il a assuré le bonheur de deux nations, mais il sent qu'il n'a pas encore assuré le sien.

A peine le nouveau code fut proclamé, et que Kasimir eut nommé des délégués de son pouvoir pour le faire respecter, il se hâta de quitter Léopol pour retourner dans sa capitale.

## CHAPITRE XXVIII.

### L'ENTREVUE.

Les habitants de Krakovie attendaient avec impatience des nouvelles du camp. Les nobles et les bourgeois savaient que devant les murs de Léopol leur sort se décidait en manière inverse. Le roi vainqueur consolidait son pouvoir au profit du peuple affranchi. Le roi vaincu serait forcé de demander des secours aux seigneurs, et de ployer